

emporter par son ardeur ; qu'il se calme et réponde posément à mon frère blanc.

— Nous ne nous étions pas trompés quand nous supposions que les bush-rangers avaient dû faire alliance avec une des tribus ennemies de la côte, répondit le jeune guerrier ; nous rampions dans les hautes herbes, à quelques pas d'ici, quand tout à coup Koanook se trouva face à face avec un espion dundarup, qu'il cloua sur le sol avec sa lance.

— Pourquoi n'es-tu pas revenu nous prévenir ? interrompit Willigo.

— Nirrooba a pensé qu'il valait peut-être mieux se renseigner avant sur le nombre des Dundarups qui sont sur le sentier de la guerre, et Nirrooba est parti pour le camp des blancs pendant que Koanook restait en sentinelle.

— Bien, tu as agi comme un vieux chef ; le jeune menouh mériterait d'avoir la barbe grise.

Ce nom de menouh, qui signifie jeune kangourou, est donné dans les tribus australiennes aux guerriers qui n'ont pas encore fait leurs preuves.

A cette louange de son chef, l'Australien rougit de plaisir et continua, en comptant sur ses doigts :

— Il sont deux, trois, quatre, six, dix blancs, et plus de deux cents Dundarups marchent avec eux. Au lever du soleil, ils vont se mettre en route pour nous envelopper et nous faire prisonniers.

— Hâtons-nous de nous mettre en marche, fit le Canadien ; nous n'avons que trop perdu de temps.

— Mon frère est donc bien pressé de tomber aux mains de ses ennemis ! répondit Willigo.

— Je ne te comprends pas, chef.

— Mon frère sait-il où il veut aller !

— N'avons-nous pas décidé de nous rendre le plus promptement possible au grand village de la tribu ?

— Il nous faut deux jours pour l'atteindre, et nous serons tous tués avant d'avoir aperçu la fumée de nos kraals, répliqua Willigo en secouant la tête.

— Tu as raison, fit le Canadien, pensif.

— Nous ne pouvons cependant pas nous laisser cerner ici par nos ennemis, interrompit Olivier avec une légère nuance d'impatience.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, mon cher Olivier, répondit le trappeur en français pour ne pas être compris des indigènes, suivre absolument le plan que Willigo est en train de former. Au moindre écart, nous allons nous faire massacrer tous par les sauvages dundarups, qui s'inquiéteront peu de savoir si cela ne contrecarre pas les projets des batteurs du buisson.

— Ces derniers, en effet, doivent tenir à respecter votre vie, jusqu'à ce qu'ils aient pu, en nous suivant à la piste, découvrir la situation du placer.

— Vous avez raison ; aussi, ne puis-je comprendre le motif qui les a poussés à réclamer le secours des Dundarups ; ils savent parfaitement qu'ils ne pourront retenir leurs alliés... Dans tous les cas, en présence de la guerre de ruses et d'embûches qui commence, véritable guerre de sauvages, et dans la nécessité où nous sommes de nous défendre par les mêmes moyens, nous devons obéir à Willigo et exécuter aveuglément tout ce qu'il ordonnera ; c'est surtout dans la guerre du buisson qu'il ne doit y avoir qu'une tête, qu'une volonté.

— C'est bien ; le chef peut compter sur l'obéissance absolue de Laurent et sur la mienne.

Après avoir échangé quelques mots avec Willigo, le Canadien dit à ses compagnons :

— Le chef exige que tout le monde reste ici. Avant de prendre une décision, il veut se renseigner par lui-même sur le nombre de nos ennemis et surtout sur leurs intentions ; il laisse ses ordres à ses deux compagnons, et s'il devenait urgent que vous traversassiez le Red-River, un signe particulier servirait d'avertissement et Koanook et Nirrooba se chargeraient de vous faire traverser le gué et de vous mettre provisoirement en lieu sûr.

— Et vous ?

— J'accompagne Willigo ; un œil sûr et une bonne carabine sont d'un précieux secours en pareille occasion, et puis il peut être bon de ne point masser toutes ses forces au même lieu ; du reste, vous pouvez vous fier à moi, nous ne serons pas longtemps absents.

Le Canadien était un vieux squatter qui connaissait presque aussi bien les ruses du buisson que les indigènes. De plus, il était connu de tous les Dundarups, à qui il avait maintes fois déjà fait connaître la puissance de sa carabine, et en le prenant pour compagnon, le guerrier nagarnook montrait quel cas il faisait de son courage. Ils partirent donc pour aller relever les pistes et savoir, en somme, combien ils avaient d'ennemis en face d'eux.

Dans la pensée de Willigo, il y avait eu rencontre fortuite entre les bush-rangers et le parti de Dundarups qui se trouvait avec eux, et non alliance projetée ; dans ce cas, ni les intérêts ni la direction qu'ils devaient suivre n'étant les mêmes, ils ne tarderaient pas à se séparer. Il y avait donc là un point important à éclaircir, car il se pouvait fort bien aussi qu'il ait été convenu que les bush-rangers aideraient les Dundarups de leurs carabines dans leur querelle avec les Nagarnooks, quitte à recevoir ensuite l'assistance de leurs alliés indigènes contre le Canadien et sa petite troupe.

Willigo ne devait certes pas prendre le même parti dans les deux cas ; aussi avait-il dit au Canadien dans leur conversation particulière, après que ce dernier eût demandé à ce qu'on levât le camp de suite :

— Partir... fuir de suite... mon frère blanc raisonne comme une jeune tête. Quand on fuit, il faut toujours savoir *qui on fuit, pourquoi on fuit et où on peut aller* ; sans cela on s'expose précisément à tomber dans le piège même qu'on a tendu. En attendant que nous sachions si nous avons affaire aux batteurs du buisson et aux Dundarups réunis, nous allons jeter de l'indécision dans leurs mouvements en partageant notre petite

troupe en deux ; ils ne sauront de quel côté porter le gros de leurs forces ; Koanook et Nirrooba, à qui je vais laisser mes instructions, à un signe convenu, feront traverser le fleuve à tes compagnons et les conduiront, en moins de deux heures de marche, dans un lieu inaccessible connu d'eux seuls et de moi, où deux ou trois hommes peuvent défier toute une armée, et, pendant ce temps-là nous attirerons sur nous le gros des forces dundarups. Willigo et le Trouneur-de-Têtes, avait ajouté avec orgueil le sauvage, pourraient jouer avec eux des mois dans le buisson, sans que ces chiens de Dundarups puissent se vanter d'avoir seulement entendu le bruit de nos pas.

On a vu comment le Canadien avait, en quelques mots, prévenu ses compagnons, puis Willigo et lui s'étaient glissés sans bruit dans le buisson.

Olivier et Laurent restèrent seuls avec John Gilping et les deux guerriers nagarnooks, qui employèrent leur temps à broyer les trois couleurs : blanc, rouge et noir, qu'ils portent toujours sur eux dans un petit tube de bois, pour redonner du ton à leurs peintures de guerre, qui s'étaient un peu effacées pendant leurs courses dans les hautes herbes et avec l'humidité de la nuit. Le soleil s'était levé depuis longtemps, incendiant de ses rayons d'or la vaste plaine, couverte de lilas jaunes, fleurs spéciales à l'Australie, de melicas, de night-scented ou parfum des nuit, de myalls et de salsepareille grimpante, formant partout d'inextricables réduits où une petite troupe d'homme pouvait se cacher des jours entiers sans que rien pût révéler sa présence. Aussi, dans la guerre du buisson, l'avantage est-il plutôt à ceux qui marchent par petits groupes isolés, qu'à ceux qui se présentent par grandes masses.

Si Willigo et le Canadien eussent été seuls ils se fussent fait un jeu, en effet, selon l'expression de l'Australien, de décimer les Dundarups avec leurs terribles rifles, sans jamais se laisser surprendre par eux. Le chef nagarnook était un des rares indigènes qui fussent armés à l'europpéenne. Dick, en effet, lors de son adoption par le père de Willigo, avait fait cadeau à ce dernier d'une magnifique carabine à longue portée, et Olivier, au moment où le chef se préparait à partir pour aller avec le Canadien observer les mouvements de leurs ennemis y avait, ajouté un revolver qui avait ainsi complété son armement.

Pour calmer les ennuis de l'attente, Olivier et Laurent, dès les premières lueurs de l'aube, s'étaient rendus à l'extrémité du bouquet de bois qui les abritait pour inspecter la plaine ; mais ils ne tardèrent pas à être rappelés par les guerriers nagarnooks, qui leur firent comprendre que la prudence leur commandait de rester près d'eux et prêts à partir au premier signal.

John Gilping, pendant ce temps-là, psalmodiait à voix basse les psaumes de David.

Deux heures d'une mortelle attente s'écoulèrent ainsi.

Dans l'intervalle, il sembla plusieurs fois à nos voyageurs qu'ils entendaient dans le lointain comme des cris et des détonations de carabine ; mais à toutes les questions qu'ils posaient aux indigènes, ces derniers leur répondaient par des signes qu'ils ne comprenaient pas ce qu'on leur disait, et ils s'efforçaient à leur tour, par une mimique appropriée à la circonstance, de leur faire comprendre qu'ils ne risquaient rien sous leur garde.

Malgré ces assurances, les sons vagues et inappréciables qui arrivaient aux oreilles des Européens, semblables à ces sours bruits de l'océan qui précèdent la tempête, augmentaient leur inquiétude. Olivier et Laurent étaient braves et possédant ce courage raisonné à l'épreuve même de la surprise, même de l'inconnu ; mais ils n'étaient pas à l'abri de ces sensations nerveuses qui assaillent les caractères les mieux trempés lorsqu'ils sont obligés de rester immobiles en face des dangers qu'ils pressentent, mais qui ne peuvent définir.

Ils eussent préféré avoir à repousser quelque attaque ouverte, et, s'ils n'eussent écouté que leurs propres impressions, ils eussent cent fois rompu avec la consigne de Willigo, et se fussent lancés à travers le buisson à la poursuite de leurs invisibles ennemis.

De temps à autres, les indigènes se couchaient dans l'herbe, appuyant leur oreille sur le sol pour mieux écouter les bruits lointains de la forêt, mais quand ils relevaient la tête, ils ne répondaient que par un sourire aux muettes interrogations de leurs compagnons blancs.

On eût dit qu'ils les traitaient en enfants gâtés et qu'ils cherchaient avant tout à ne pas les effrayer.

Ces sourires, au milieu des affreuses peintures qui leur bariolaient le visage, prenaient des teintes de grimaces diaboliques qui eussent eu, au contraire, un résultat tout opposé, si Olivier n'eût été certain qu'il pouvait absolument compter sur le dévouement des alliés de son ami le Canadien.

En quelques minutes, les Nagarnooks étaient parvenus à se transformer d'une façon tout à fait méconnaissable. En les voyant avec leurs yeux entourés de trois cercles alternés rouge, blanc et noir, la figure entièrement sillonnée de barres verticales et le corps couvert de dessins bizarres, exécutés avec ces différentes couleurs, le brave John Gilping ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise indéfinissable ; aussi, les comparant dans sa pensée à Nisboth, Belphégoa, Astarothe et autres représentants des séjours infernaux, marmottait-il ses psaumes avec un redoublement d'ardeur :

« Ne faites pas alliance avec les infidèles, car qu'y a-t-il de commun entre eux et l'Eternel ? »

Eh, en prononçant ces paroles, il jetait sur les Nagarnooks des regards étranges ; on eût dit qu'il s'attendait à les voir rentrer sous terre par la vertu de ses exorcismes. Quant aux indigènes, ils étaient absolument convaincus qu'ils avaient sous les yeux un sorcier blanc.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)